

tretien. Colomban et Bertrand sortirent ensemble de la maison.

## VIII

## ANGOISSES

En quittant les deux jeunes gens, Aliette et Dina avaient pressé le pas pour regagner le château.

Les deux jeunes filles étaient soucieuses. Une inquiétude les dévorait. Elles n'osaient échanger leurs réflexions.

Et, cependant, habitués à ne se rien cacher, à se prendre pour mutuelles confidences de leurs sentiments, elles ne pouvaient se dissimuler l'une à l'autre le trouble profond dans lequel leurs esprits étaient plongés.

Elles marchaient maintenant sous les grands arbres de l'avenue. Leur allure s'était ralentie à leur insu. On eût dit qu'elles craignaient de franchir le seuil du castel, de pénétrer sous ce toit qui offrait encore à leurs ennemis l'abri de son hospitalité.

A la fin, n'y tenant plus, Dina, toujours la première à parler, rompit ce pesant silence.

—Tu ne me dis rien, Alix ? demanda-t-elle brusquement à sa sœur.

Elle venait d'employer le prénom entier au lieu du diminutif. C'était, chez elle, l'indice d'une émotion profonde.

La belle blonde releva la tête qu'elle avait tenue penchée jusque-là. Elle regarda sa sœur bien en face, et d'une voix hésitante :

—C'est bien grave, ce que nous venons de faire, Claudine, murmura-t-elle.

Elle aussi venait de dire Claudine, au lieu de Dina. La brune se retourna et dévisageant sa sœur sous les ombres grandissantes avec des yeux qui brillait malgré les ténèbres, elle demanda de nouveau :

—Ce que je viens de faire, Aliette, car c'est moi qui t'ai entraînée. Est-ce que tu me blâmes ?

—Non, Dina,—répondit Aliette,—j'en aurais fait autant. Mais il me vient comme un remords.

—Un remords ?—C'est donc une mauvaise action que nous venons de commettre ?

—Je m'exprime mal, ma sœur. Il faut que je t'explique l'étrange sentiment qui me fait te parler ainsi.

Et montrant la grille de fer du parc qui transparaissait aux rayons de la lune, à quelque cent cinquante mètres.

—Voici, continua-t-elle, c'est là notre maison. Dans cette maison habitent, à notre foyer, sous notre toit, deux hommes qui peuvent être des criminels,—l'un d'eux l'est assurément,—mais qui n'en sont pas moins nos hôtes ? Avons-nous été bien loyales ? Avons-nous respecté tous les devoirs de l'hospitalité ? Voilà la question que je me pose depuis un instant.

Dina éclata d'un rire farouche, strident, qui cingla ses scrupules de sa sœur.

—Ah ! belle âme candide et timorée !—s'écria-t-elle. —Il se rencontre que, par hasard, un honnête homme du nom de Ferreix ouvre sa porte à deux assassins, les héberge, les traite en amis. Un beau jour, il s'aperçoit que ces prétendus amis veulent le tuer ou le voler. Il va prévenir les juges et les gendarmes. Et tu trouves qu'il a manqué aux devoirs de l'hospitalité.

Aliette ne put s'empêcher de sourire à cette étrange comparaison de sa sœur.

—Ce n'est pas tout à fait cela, Dina,—rectifia-t-elle. —Si criminel que soit M. de Myriès, il ne nous a fait aucun mal à nous, que je sache ?

—Tu trouves ? N'est-ce pas déjà nous faire du mal que de nous imposer sa présence.

Et, s'il n'en a fait, ne s'apprête-t-il pas à en faire ? Comment juges-tu cette honorable intention de te prendre pour la femme de son fils, de faire de toi la compagne et, par conséquent, le complice de ce fils qui ne peut ignorer le crime paternel ? L'ignorât-il, d'ailleurs, qu'il n'en serait pas moins responsable aux yeux du monde comme à ceux de Dieu.

Mais, ce n'est pas tout. Les victimes de ce crime

existent et demandent justice, et c'est parmi ces victimes que sont toutes nos préférences. C'est parmi ces victimes que se trouve Germaine, que se trouve Colomban, que se trouve Bertrand.

En agissant ainsi que je l'ai fait, c'est leur cause, c'est la mienne, c'est la tienne que j'ai servie. Et tu as des doutes sur la légitimité des moyens ? Tu éprouves des remords ?

Dina parlait avec feu. Sa parole était âpre et mordante. Elle acheva :

—Pour moi, je ne regrette rien. Si c'était à refaire, je referais ce que j'ai fait. Il est dur souvent d'être juste. Le devoir de justice n'en est pas moins absolu.

Aliette fut presque effrayée de la véhémence de sa sœur. Elle essaya d'en calmer l'expression.

—Prends garde, Dina. Sais-tu que si quelqu'un passait sur la route, il pourrait nous entendre.

La belle brune se tut. Aliette reprit :

—Oui, ma chérie, tu as raison, absolument raison. Mais n'aurait-on pas été plus franc, plus loyal, de déclarer la guerre avant de la faire ?

—Je reconnais là ta hauteur d'âme, Liette—fit Claudine en embrassant tendrement sa sœur.—Mais ici, encore, je ne partage pas ta manière de voir.

Je trouve qu'il n'y a aucune forfaiture à employer contre des ennemis dissimulés de la prudence à défaut de dissimulation. Et, pour revenir à la comparaison que je faisais tout à l'heure, je ne crois pas que l'honnête homme dont la maison s'est ouverte par mégarde à des bandits venus pour l'assassiner soit tenu de prévenir ces bandits des mesures de précaution qu'il va prendre à leur rencontre.

Aliette baissa la tête et suivit Dina. Elles franchirent la grille et pénétrèrent dans le parc.

Comme elles avançaient à l'abri d'une haie d'aubépine fort haute, elles entendirent le sable d'une allée latérale crier sous un bruit de pas.

Les deux jeunes filles s'arrêtèrent d'un même mouvement et regardèrent.

A cinquante mètres à peu près, sous le vent qui venait du large, deux hommes s'entretenaient, découpant leurs silhouettes sur le clair de lune.

Il était facile de les reconnaître. L'un était M. Hippolyte de Myriès, l'autre Félix Dargentré.

Dina se pencha à l'oreille de sa sœur et lui souffla ironiquement :

—Il paraît que le beau Félix est revenu de Paris. Il a dû arriver pendant notre absence. Ce doit être instructif, ce qu'ils se disent.

Retenant leurs souffles, les deux sœurs tendirent l'oreille.

—Alors,—interrogeait l'ex-procureur,—tu as trouvé le moyen que tu cherchais ?

—Oui, répliqua l'ancien ministre avec une sorte de ricanement.

—Et... ce moyen ?

—Ce moyen est un bon bras, un excellent poignet qui s'allonge au besoin d'un mètre vingt d'acier de bonne trempe.

Le vent emporta le reste de la phrase dans les bruissements des branches.

Dina saisit la main de sa sœur qu'elle serra presque avec violence.

—Eh bien ! Alix,—demanda-t-elle,—as-tu toujours des remords ? Regrettes-tu ce que nous avons fait ?

—Non,—répondit la blonde, dont les sourcils eurent un froncement qui ne leur était pas habituel.

Et, traduisant sans doute la pensée qui, en ce moment, dominait son esprit, elle murmura :

—Ces deux hommes sont vraiment deux bien grands misérables ! Tout est juste contre eux.

Elles se détournèrent pour reprendre le chemin du castel. Deux cents pas au plus les en séparaient. Mais en ce moment, les interlocuteurs se retournèrent et, derechef, le vent apporta le bruit de leurs paroles. M. de Myriès disait :

—Il faut que je te dise ce qui m'ennuie. Je sens que, dans cette maison, il y a contre nous une sourde hostilité.

—Dans cette maison, interrogea Dargentré surpris, et de la part de qui, en vérité ?

—De la part de la cadette des deux sœurs ?

—De la cadette ? C'est sans doute de la belle brune, de Claudine, que tu parles ?

—D'elle-même. Cette jeune fille est terrible. Elle nous hait. Cela se voit rien qu'au regard qu'elle nous jette, sans parler des mots désobligeants, des allusions et des sous-entendus qu'elle ne manque pas une occasion de nous décocher.

—Bah ! ton esprit est frappé, et tu vois partout des fantômes. Que t'importe la belle brune, si la blonde est dans ta main, je veux dire dans la main de ton fils. Et, entre nous, c'est un heureux gars que ton fils d'avoir un pareil morceau pour lui seul.

Il se reprit ironique et railleur, ayant toujours connu le succès de ses audaces.

—Pour lui seul... provisoirement. Si ce n'était pas ton fils ?... N'importe ! Quand il sera marié, j'espère qu'il pensera au vieil ami.

Son rire éclata bruyant, sans que M. de Myriès essayât seulement de lui imposer silence.

—Oh ! le misérable ! fit Aliette, qui avait les yeux pleins de larmes de honte.

La main de Dina se crispa avec plus de force sur la sienne. Aliette releva le front et regarda sa sœur.

Claudine était immobile, les dents serrées contre ses lèvres toutes blanches. Une flamme jaillissait de ses prunelles.

Telles devaient être aux temps héroïques, les guerrières libératrices, les valkiures servantes de Dieu.

Dina sentait tout ce qu'il y avait de souffrance pour Aliette à entendre de tels propos. Mais elle voulait que sa sœur les entendit jusqu'au bout. N'était-ce pas la vérité prise sur le vif, la meilleure des "leçons de choses ?"

M. de Myriès reprit :

—Tu ne peux pas savoir l'influence que cette Dina exerce sur ta sœur. Il suffirait qu'elle fût hostile à ce mariage pour le faire manquer. Et la besogne lui serait d'autant plus facile que déjà la jolie blonde ne montre pas pour Lucien un goût très vif.

—Il est certain,—appuya Félix Dargentré,—qu'elle ne semble pas apporter un fol enthousiasme à cette union.

—Je crains même plus. Le cœur de Mlle Aliette me paraît pris par ailleurs, du pire côté.

—Je ne comprends pas bien. Tu la supposes éprise d'un autre prétendant ?

—Oui, et du plus fâcheux de tous : cet espèce d'hercule anglais qui est un de nos trois ennemis.

Les deux sœurs purent entendre gronder de nouveau le rire de l'ancien garde des sceaux.

—Alors, c'est fâcheux pour cette belle enfant, car je crois qu'après-demain son amoureux sera en assez piteux état.

Il se tut. Sous la marquise du perron, la cloche commençait à tinter, annonçant le dîner.

—Laissons-les passer les premiers,—dit Claudine, en retenant Alix par le bras.

Les deux hommes gagnèrent la maison sans s'être aperçus de la présence des demoiselles Ferreix.

—Eh bien !—demanda alors Dina à sa sœur,—peux-tu maintenant asseoir un jugement sur la valeur morale de nos hôtes ?

—Oui, répliqua Aliette d'une voix grave,—et n'était le chagrin que je causerais à notre père, je lui dévoilerais sur l'heure tout ce que nous venons d'entendre, et je m'offrirais la satisfaction de dire à M. Dargentré ce que je pense de lui.

Elles rentrèrent à leur tour. Comme elles franchissaient le seuil du salon où on les attendait, le beau Félix s'avança vers elles avec une galanterie empressée, et, s'inclinant très bas, il dit à Aliette avec un sourire très fat :

—Savez-vous, mademoiselle, que si aimable que soit cette maison, il semble qu'elle perde quelque chose dès que vous n'êtes plus là.

Elle riposta, glaciale de ton, sans le regarder :

—Merci, monsieur. Ce compliment me touche, venant tout droit de Paris. Est-ce la dernière fadaise éclosée sur le boulevard ?

Dargentré se redressa, piqué. Il était impossible de mettre plus de mépris dans le langage. Il essaya de n'y pas croire.